

Rapport sur moi

GRÉGOIRE BOULLIER

Rapport sur moi



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

“Un des ouvrages de Diderot tomba entre les mains de Frédéric II. L'empereur y trouva d'emblée ces paroles : Aux jeunes gens... Sur ce, il ferma le livre, comprenant bien qu'il ne s'adressait pas à lui.”

Prince de Ligne.

J'ai vécu une enfance heureuse.

Un dimanche après-midi, ma mère surgit dans notre chambre où mon frère et moi jouons chacun dans notre coin : “Les enfants, est-ce que je vous aime ?” Sa voix est intense, ses narines fantastiques. Mon frère répond sans ambiguïté. J'hésite à me lancer du haut de mes sept ans. J'ai conscience de l'occasion et, en même temps, je redoute la suite. Je finis par murmurer : “Peut-être que tu nous aimes un peu trop.” Ma mère me regarde avec épouvante. Elle reste un instant désespérée, se dirige vers la fenêtre, l'ouvre avec violence et veut se jeter du cinquième étage. Alerté par le bruit, mon père la rattrape sur le balcon alors qu'elle a déjà passé une jambe dans le vide. Ma mère hurle et se débat. Ses cris résonnent dans la cour. Mon père la tire sans ménagement en arrière et la ramène comme un sac à l'intérieur de la pièce. Dans la lutte, la tête de ma mère heurte le mur et ça fait klong. Visible sur le mur, une petite tache de sang témoigna longtemps de cette scène. Un jour, je dessine au feutre noir des cercles autour et m'en sers de cible pour jouer aux fléchettes ; lorsque je mets dans le mille, j'imagine retrouver un bref instant la faculté de parler sans crainte.

Quand ma mère rencontra mon père, elle avait seize ans, il en avait dix-huit. C'était en 1956, lors d'une surprise-party donnée dans le pavillon de Bois-Colombes où la famille de mon père avait emménagé après la guerre de 39. Mon père animait la soirée en jouant de la batterie dans un petit orchestre de jazz constitué de condisciples en droit. Ma mère l'aïda à faire la vaisselle ; un an plus tard ils étaient mariés et naissait mon frère, qu'ils prénommèrent Olivier, sans raison particulière, que je sache.

Mon père eut à peine le temps de voir son fils : l'armée le réclama pour effectuer son service obligatoire. Ce n'était pas le bon moment pour être appelé : au lieu des dix-huit mois réglementaires, ce qui ne s'appelait pas encore la guerre d'Algérie le contraignit à porter l'uniforme presque trois ans. Il fut caserné à Tizi-Ouzou, capitale de la Grande-Kabylie, où, selon lui, il ne se passait pas grand-chose.

D'être si rapidement séparée de son mari dépitait ma mère. Sa décision fut vite prise : elle abandonna son bébé à sa belle-famille et partit retrouver l'homme qu'elle aimait en Algérie. Pour une jeune fille de dix-sept ans, ce genre d'intrépidité n'était pas courant à l'époque.

Là-bas ils s'aimèrent. Et plutôt trois fois qu'une, puisqu'un interne de l'hôpital de

Tizi-Ouzou tomba sous le charme de ma mère, qui n'en manquait pas ; bientôt il devait se joindre à leurs ébats ; c'est lors d'une de leurs parties à trois que je fus conçu.

“Tu es un enfant de l'amour”, m'a répété toute mon enfance ma mère, sans que je sache ce que cela voulait dire et si ce n'était pas plutôt inquiétant. En public, elle aimait évoquer ma peau mate et le fait que je n'aie rien d'un Bouillier. Lorsqu'elle me révéla, bien plus tard et à ma demande, les circonstances de ma conception, elle conclut en disant qu'elle avait lu dans un magazine que lorsque deux hommes éjaculent dans le vagin de la femme, leurs spermatozoïdes, au lieu de rivaliser, fusionnent pour féconder l'ovule et donner naissance à un mutant.

Elle me raconta aussi que mon père bandait très bien et qu'il était homosexuel ; par la suite, elle prétendit avoir dit ça pour me faire plaisir.

Ma mère avait de qui tenir : elle allait sur ses douze ans lorsque son frère de deux ans son aîné se leva de table et lança au père qui le réprimandait pour une peccadille : “Tu n'es pas notre vrai père !” De fait, il s'agissait de leur oncle, qui avait secrètement pris dans le lit de sa belle-sœur la place que son frère y occupait avant de disparaître dans les premiers temps de la Seconde Guerre mondiale. Ma mère, née à la fin de l'année 1939, n'avait

guère eu le temps de connaître celui à qui elle devait la vie. Elle devait obscurément s'en souvenir lorsqu'elle décida de rejoindre en Algérie un homme qui était lui aussi parti à la guerre aussitôt après la naissance de son enfant. Et de même qu'un frère s'était substitué à l'autre dans la personne de son père, c'est dans les bras de deux hommes qu'elle devint mère pour la seconde fois.

D'un frère l'autre, ma mamie vivait toujours avec un Pérard et elle n'eut pas à changer de nom pour continuer d'apparaître aux yeux du monde merveilleusement mariée. En somme, cela ne sortait pas de la famille et, administrativement, les choses s'en trouvaient simplifiées. Il fallut cependant effacer toute trace du disparu, ce qui suppose une certaine concentration puisqu'il s'agissait de faire silence tout à la fois sur un frère, un mari et un père. C'est dans cette manigance que les enfants furent élevés.

Des années durant, aucun d'eux ne soupçonna la vérité ; sauf l'aîné, dont certains souvenirs confus ne purent tout à fait être abusés. Pour ma mère, découvrir que sa vie s'établissait sur un mensonge fut "un choc", se rappelle-t-elle encore. Ce disant, elle peut me regarder en face sans se troubler.

Quant à mon papi, homme affable, il adorait une petite chienne bâtarde qui le suivait partout comme son ombre. Il l'avait baptisée

Satellite, en hommage au Soyouz soviétique, affirmait-il ; génitalement parlant, c'était assez bien choisi et, vingt fois par jour, il pouvait appeler par son nom la vérité qu'il tenait par-devers lui en laisse sans que personne ne s'en doute, et pas même lui. Lorsqu'il criait après Satellite, il l'appelait Saleté.

En vieux français, Pérard signifie "mauvais père".

Bouillier, pour sa part, désigne un "petit bois de bouleaux". Je sais donc de quel bois je suis fait, ce qui n'est pas donné à tout le monde.